

EXILS DU REGARD

Le Brésil de Lúcia Villar est imaginaire.

Quelle chance pour elle... et pour nous ! En effet, le Brésil qu'elle nous dévoile est beaucoup plus humain, beaucoup plus heureux que le Brésil qu'il nous est donné de voir habituellement. Vivant à Paris depuis plus de dix ans, Lúcia a succombé à la douce illusion qui atteint tous les exilés : celle d'idéaliser son pays.

L'hémisphère Nord s'est habitué à contempler les pays situés au sud de l'Équateur, surtout ceux qui font partie de ce que l'on appelle Tiers monde, d'une façon qui mêle, en doses identiques, la fascination pour l'exotisme, la sensualité et la beauté, et la répugnance (teintée d'un léger sentiment de faute) pour la misère, l'oppression politique et les injustices sociales, bien plus apparentes ici qu'en Europe ou aux États-Unis, on ne saurait le nier.

Nous avons aujourd'hui, égale à celle de la France, une population qui vit en état de pauvreté presque absolue, sans aucune perspective de voir s'améliorer son destin. Et nous avons aussi une caste de magnifiques êtres humains, hantant les plages, de surfeurs athlétiques qui semblent avoir débarqué la veille de Californie, et de sirènes demi-nues capables de faire perdre la raison à n'importe quel Ulysse. Puisque ce sont là les facettes les plus évidentes et pittoresques de notre population, on ne saurait s'étonner qu'elles aient été le plus fréquemment exploitées par les photographes, étrangers ou brésiliens.

Il faut beaucoup de sensibilité et une réelle générosité pour éviter les pièges de ces pseudo-évidences, et dépeindre les Brésiliens oubliés par la photographie entre les limites de la pénurie et de l'hédonisme, comme l'a fait Lúcia Villar.

A moitié française et irréversiblement brésilienne, elle se trouve dans la même situation psychologique que les Indiens acculturés qui s'étonnent devant le primitivisme de leurs anciens villages, mais n'arrivent jamais à s'intégrer de façon satisfaisante dans la civilisation moderne. Cet état d'esprit particulier peut être extrêmement gênant du point de vue intime, créer chez celui qui s'y trouve des spasmes de mélancolie et d'insatisfaction, une alternance éternellement indéfinie entre l'envie d'être ici et d'être là-bas. Cependant, pour le créateur, cette situation est idéale. Elle lui donne la possibilité de tout voir, de tout analyser, en gardant une saine distance, avec le regard à la fois profondément sceptique et totalement épris, le regard du mystique qui a pour but d'atteindre l'état illuminé dans lequel il se trouve à la fois dans ce monde et au-dehors, ou au-dessus de celui-ci.

La relation de Lúcia avec le Brésil est de cette nature. Quand elle tourne le dos à la bien organisée — en un certain sens, excessivement bien organisée — société française, pour regarder de nouveau son pays natal, elle oscille entre une infinité de sentiments divers, parfois conflictuels. Elle va de la commisération à l'incrédulité, de l'investissement affectif à la distanciation, de la réticence à l'exaltation, montrant toujours une vision juste, authentique et personnelle du Brésil.

Pour dresser cet inventaire de types brésiliens (peut-être serait-il plus approprié de parler d'« humaine », comme l'on parle de bestiaire), Lúcia Villar a choisi une approche trompeusement simple, comme celle utilisée par August Sander pour photographier les Allemands entre les deux guerres. Presque toutes ses photographies sont frontales avec un cadrage volontairement dépouillé. Mais ici nous sommes bien loin de la vision rationnelle et presque anthropologique de Sander, ou des touches d'entomologiste désespéré par le triste destin des créatures qu'elle étudie de Diane Arbus, une autre adepte de cette frontalité désarmante. Ce que nous voyons dans les photographies de Lúcia Villar, c'est une relation avant tout humaine entre photographe et photographié, un abandon dépourvu de toute tension, un se-reconnaître-dans-l'autre, qui ressemble à l'investigation émerveillée de l'enfant qui contemple et caresse son image dans le miroir.

Parmi les nombreux portraits, quelques images singulières situent ces personnages dans leurs habitats respectifs : vieux magasins au bois rongé par des générations d'insectes, maisons restant debout plus par entêtement que par obéissance aux lois de la physique ; banderoles de fête soulignant la fugacité des plaisirs ; vastes espaces ouverts destinés à servir de scène à des révélations inusitées ; et cette brume de rêve qui dissimule et protège l'accès aux autres dimensions. Poussé par un intérêt authentique pour l'autre, le travail de Lúcia oscille entre deux points fondamentaux. D'un côté, l'exaltation de l'énergie et de la ténacité de ce peuple qui sait transformer l'adversité en bonheur. De l'autre, la question susurrée et honteuse, « quel est donc ce pays ? », la perplexité toujours renouvelée devant la pauvreté d'un des pays les plus favorisés du monde par la nature ; la stupéfaction devant notre situation de Japon à l'envers, devant la richesse dilapidée et l'infamie institutionnalisée.

Ce qui me plaît le plus dans ce livre, c'est de constater que Lúcia a su rejeter le pessimisme et le défaitisme qui empoisonnent actuellement l'humanité, pour prouver qu'il est encore possible de rêver le Brésil.

Pedro Vasquez
(traduit par André Selon)